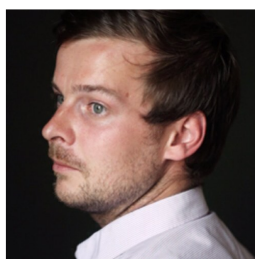


Prix Don Quichotte

concours de la nouvelle francophone

LAUREATS
2015

THEME
"SAMEDI SOIR"



Samedi soir
Baptiste Ledan

3^{ème} PRIX



Baptiste Ledan

3^{ème} PRIX

"29 ans, a grandi en Bretagne, à Rennes, aujourd'hui entre Paris (vit et travaille) et la Bourgogne (travaille seulement).

Explore les différents métiers de la vie politique (cabinets ministériels, attaché parlementaire, collectivités territoriales), ce qui est l'occasion d'écrire pour les autres et de lire beaucoup la presse.

Quand ce n'est pas les journaux, il lit Pierre Autin-Grenier, Alessandro Baricco, Roberto Bolano, Jose-Luis Borges, Albert Camus, Jérôme Ferrari, Milan Kundera, Patrick Modiano..."



SAMEDI SOIR

Artus Svenson, académicien suédois de valeur moyenne, aujourd'hui très lu mais rarement étudié hors de l'Université d'Uppsala, sa ville natale, avait ses habitudes dans le pub Hej då, situé au cœur de Södermalm, quartier animé du sud de Stockholm. Artus Svenson s'y rendait chaque mardi, jeudi et dimanche soir. Il pénétrait dans l'établissement aux alentours de 20h – prétendre qu'il y arrivait immanquablement à 20h pile reviendrait à exagérer les troubles obsessionnels compulsifs d'Artus Svenson, qui n'ont pas besoin de cela.

Les soirs de semaines, si personne ne se joignait à lui, il se contentait d'une bière et restait au Hej då jusqu'à 21h, lisant, écrivant ou observant simplement autour de lui tandis que son verre diminuait régulièrement. Si un ami ou un lecteur passait le saluer, il honorait celui-ci d'une bière supplémentaire.

Artus Svenson justifiait cette habitude avec la rationalité qui le caractérisait, écrivant ainsi dans son journal le 22 février 1980 : « Ma présence au Hej då trois soirs par semaine étant notoire, tous ceux qui veulent me croiser savent immanquablement où me trouver. Ce sont mes audiences publiques, sans que je prenne le risque d'être confronté à la honte de ne voir personne surgir. Si je dois rester dans ma solitude, j'offre l'image archétypale de l'écrivain, créateur isolé et silencieux au milieu de la foule. Qu'une connaissance vienne à ma rencontre et je montre que je suis également accessible, avenant, sociable. Enfin, avantage non négligeable si l'on compare le Hej då à un Salon du Livre, une salle de classe, un cénacle académique ou – c'est plus rare – un plateau de télévision, bref à tous les lieux où un écrivain peut se montrer en public, je peux boire une bière. »

Artus Svenson ne s'était pas constitué un groupe d'admirateurs. Il était trop jeune et, à dire vrai, si son œuvre avait pu lui ouvrir précocement les portes de l'Académie Royale de Suède, elle ne suscitait alors qu'une approbation polie de la critique et amusée du public, jamais d'enthousiasme frénétique – et l'on ne saurait en blâmer ni le public ni la critique. Il n'avait pas non plus de bande d'amis – trop farouche ou tout simplement pas assez bon camarade pour cela. Mais il avait su créer une forme de curiosité autour de sa personne et de sa présence métronomiquement régulière au Hej då. Aussi, il était rare qu'il reste seul un soir durant sans qu'un auteur en herbe, les bras chargés de poèmes ou de projets de roman, ne vienne lui demander conseil ou qu'un lecteur désœuvré ou curieux ne vienne discuter avec lui pour le plaisir de rencontrer un écrivain « en chair et en os ».

L'un d'eux, étudiant en littérature et aspirant écrivain, en manque d'inspiration mais pas de désœuvrement, était parmi ses visiteurs les plus réguliers. Lars Jönqvist avait à peine dix ans de moins qu'Artus, mais le même type de physique, de ceux que l'on remarque à Södermalm : trapu, brun, les cheveux bouclés et les



yeux presque noirs. Ni l'un ni l'autre ne pouvait justifier autrement que par un hasard de la génétique cette dissonance physique à l'égard de leurs ancêtres.

Plus tard, ceux qui voulurent réécrire la légende de leur histoire ont imaginé un père inconnu et commun. L'histoire est belle et cela ne rend sa véracité que plus douteuse. Mes recherches personnelles ont définitivement rendu improbable cette hypothèse.

Ce qui ne souffre en revanche d'aucun doute, c'est qu'il vint à Lars Jönqvist l'idée de se rendre seul au Hej då chaque lundi, mercredi et vendredi soir à 20h précise. Le Hej då fermait le samedi soir, détail saugrenu et relativement anodin pour la vie nocturne de Södermalm, mais essentiel pour notre histoire. Lars Jönqvist passait une heure dans le bar, lisait, écrivait, puis repartait. Il n'avait mis aucun de ses amis, du reste peu nombreux, dans la confidence à propos de son manège et ne recevait donc aucun visiteur.

Ce nouveau client aux habitudes symétriques de celles d'Artus Svenson ne manqua pas d'interpeller Olga Jung, serveuse au Hej då et notable exception parmi un personnel plus prompt à guetter les pourboires et les aventures d'un soir – idéalement les uns puis les autres – que les écrivains obscurs à la consommation épisodique et au pourboire timide.

Lars Jönqvist ne savait pas trop ce qu'il cherchait en adoptant cette attitude étrange. Il pensait chercher une expérience. Après tout, se disait-il, je ne fais rien de mal. Il n'y a rien d'illégal, ni même de moralement répréhensible dans mon comportement. Je me rends seul un soir sur deux dans un bar que j'apprécie. Dans un bar où un écrivain que je connais a lui aussi ses habitudes. Quoi de mal à cela ? Il ajoutait – dans le dialogue qu'il entretenait avec lui-même – qu'il se rendait au Hej då plus souvent et plus irrégulièrement qu'Artus Svenson puisqu'il lui arrivait encore de passer un mardi ou un jeudi saluer celui-ci.

Parfois un étudiant ou un lycéen, connaissant l'habitude d'Artus Svenson mais mal renseigné sur ses jours de présence, le confondait avec Lars et venait s'entretenir de littérature avec lui.

La première fois, il avait voulu lever la confusion en bredouillant quelques mots, mais l'importun ne lui avait pas laissé le temps de s'expliquer : « Je comprends, votre temps est précieux et je perturbe votre concentration. Est-ce que vous accepteriez néanmoins de me dédicacer votre dernier livre ? Je l'ai avec moi ! » Lars s'était exécuté, gêné et vérifiant autour de lui que personne ne le voyait en flagrant délit d'imposture.

Rapidement, il avait pris goût à ce qu'il définissait comme un « jeu de rôle ». Il s'était mis à lire, outre les quatre romans d'Artus Svenson, ses quelques nouvelles de jeunesse parues dans d'obscures revues, pour la plupart aujourd'hui disparues mais dont quelques libraires conservaient, malheureusement pour Artus Svenson, de rares exemplaires dans leurs rayonnages consacrés aux curiosités. Il avait



même lu le mémoire d'un étudiant peu inspiré qui avait consacré ses recherches aux « Jeux de miroir dans l'œuvre d'Artus Svenson ».

Au bout de quelques mois, Lars Jönqvist était convaincu qu'il connaissait mieux l'œuvre d'Artus que celui-ci. Cela ne faisait que renforcer sa légitimité à se trouver attablé dans ce bar un jour sur deux à la même table que l'écrivain. Finalement, les amateurs de littérature étaient mieux renseignés s'ils avaient la chance de venir un lundi, mercredi ou vendredi plutôt que les autres jours de la semaine où l'auteur qu'ils rencontraient manquait de temps à leur consacrer et de recul sur son œuvre.

Lorsqu'il revenait encore discuter avec Artus les soirs où celui-ci occupait sa chaise et sa table, Lars Jönqvist constatait à quel point celui-ci ignorait tout de l'influence de Proust sur son style précieux et de celle de Strindberg sur sa vision noire du monde et de ses semblables. Dans les dîners littéraires où il apparaissait – quoique n'ayant jamais rien écrit de roman ni même publié de nouvelle, il parvenait toujours à s'y faufiler – Lars Jönqvist n'hésitait pas à se présenter comme le principal spécialiste des œuvres d'Artus Svenson. Il n'avait probablement pas tort car ils étaient alors très peu nombreux.

Lars Jönqvist projetait d'ailleurs de poursuivre ses études littéraires en rédigeant une thèse sur « Artus Svenson et la notion d'habitude ». Mais il préféra repousser dans un premier temps ce travail rébarbatif et se lancer dans un projet autrement plus ambitieux : écrire un roman d'Artus Svenson. Puisqu'il connaissait mieux l'œuvre que l'auteur lui-même, n'était-il pas le mieux placé pour réaliser cette œuvre. C'était aussi une bonne façon d'occuper son temps au Hej då lorsque personne ne venait le confondre avec l'académicien.

Il considéra que la première difficulté provenait des aspects profondément autobiographiques de l'œuvre de Svenson (bien que celui-ci continuât de le nier avec une obstination frisant le ridicule). Il résolut cet obstacle en observant qu'il connaissait très bien un pan de la vie de Svenson, encore inexploré dans son œuvre : ses soirées passées au Hej då. Il s'agissait là d'un excellent sujet de roman.

Il songea ensuite que l'histoire serait encore plus riche si l'on racontait en parallèle celle d'un lecteur se rendant lui-même au Hej då un soir sur deux et se faisant passer pour l'auteur ! Là aussi, il disposait d'une matière conséquente pour imaginer la situation.

La trame était ainsi dédoublée et le récit en devenait doublement autobiographique ! Quoi de plus naturel pour un écrivain amateur de miroir ? Il était ainsi Artus Svenson – en mieux – qui observait sa vie nocturne et il était Lars Jönqvist – en pareil – observant sa propre vie nocturne, farouchement similaire.

Lars se mis au travail durant de longs mois, s'imposant la contrainte de n'écrire qu'au Hej då, ce qui réduisait considérablement l'amplitude horaire disponible



pour son travail, ainsi que la confidentialité de celui-ci.

Le livre s'intitulait Samedi soir car Artus et Lars, privé chacun de la possibilité de se rendre au Hej då ce soir là du fait de la fermeture – étrange on l'a déjà signalé – du bar, se croisaient par hasard chaque samedi à des occasions différentes : une soirée chez des amis communs, un vernissage, une remise de prix littéraire, une discothèque branchée, où l'un et l'autre se rendaient pourtant si rarement... Au début du récit, seul Lars se rend compte de ces étonnantes coïncidences, ce qui n'est guère étonnant puisque Artus le connaît à peine. Devant la récurrence de ces rencontres, Artus finit par remarquer cet inconnu et par se troubler devant la présence systématique de ce quasi sosie à ses côtés.

La fin du récit est étrange. Le Hej då décide finalement d'ouvrir le samedi soir – ce qui constitue la partie la moins étrange du dénouement – et les deux hommes s'y retrouvent l'un et l'autre le premier samedi soir. Lars est le plus ponctuel et Artus se voit contraint de laisser son siège traditionnel à l'intrus pour s'asseoir un peu plus loin. Contrairement à leurs habitudes, ils ne se contentent pas d'une seule bière mais les accumulent rapidement, chacun suivant le rythme de l'autre, et ce jusqu'à la fermeture du bar. Ils quittent le Hej då en même temps et s'adresse alors la parole pour la première fois de la soirée. S'ensuit un dialogue d'ivrognes belliqueux :

« J'ai compris ton petit jeu. Tu es complètement fou.

- Tu n'as rien compris et c'est toi qui est fou.

- Je vais te tuer.

- Tu te trompes encore, là aussi c'est toi qui va mourir. »

Le roman s'achève alors ainsi :

« L'un d'eux avait raison, forcément. On ne revit pas Artus Svenson le lendemain au Hej då, bien que l'on fût dimanche. Il en fut de même le mardi et le jeudi suivants et tous les soirs de cette année et des suivantes. »

Ce roman assez médiocre pour qui comptait dépasser Artus Svenson parut dans un relatif anonymat, la critique n'en faisant guère écho. On ne commença à parler de Samedi soir que lorsque des proches d'Artus Svenson constatèrent qu'ils ne le voyaient plus au Hej då, ni nulle part ailleurs. Certains de ses amis reçurent une édition du livre signé par Lars Jönqvist et firent immédiatement le rapprochement entre la fiction et la réalité. Ils y virent le récit éhonté d'un assassinat, minutieusement prémédité et commencèrent à alerter la presse (avant même de songer à se rendre dans le commissariat le plus proche). L'un d'eux, se prenant pour un célèbre écrivain français du XIXe siècle, publia un vibrant « J'accuse » dans le journal Aftonbladet.

Lars Jönqvist fut arrêté peu de temps après et accusé de meurtre. Sa défense insista sur l'absence de cadavre ainsi que sur le fait que Lars prétendait n'avoir



jamais écrit Samedi soir. Il avait certes entamé un roman portant sur le même thème mais celui-ci n'était pas achevé. Il produisit même un manuscrit au cours du procès, sans amadouer le jury, dont la conviction fut emportée par le témoignage d'Olga Jung qui raconta dans le détail le manège de Lars au Hej då depuis plusieurs années. L'éditeur de Samedi soir, à l'allure louche de ces éditeurs qui publient ce que personne ne veut publier et gagnent moins que ceux qui gagnent peu, ne fut d'aucune aide. Il expliqua n'avoir jamais rencontré l'auteur de Samedi soir car les échanges s'étaient uniquement faits par voie téléphonique et épistolaire.

Lars Jönqvist fut condamné à vingt ans de prison ferme.

Cette histoire s'est déroulée il y a près de dix ans. Depuis la mystérieuse disparition de leur auteur, les romans d'Artus Svenson se sont vendus par centaines de milliers d'exemplaires. Dans deux mois, Lars Jönqvist sera libéré pour bonne conduite.

Dans deux mois, je pourrai pour ma part revenir en Suède et me réinstaller au Hej då, à la table que je n'aurais jamais dû quitter. Après tout je n'ai rien fait de mal. J'ai juste écrit une fiction quasi autobiographique, comme toujours, sous un pseudonyme, pour une fois.





Médiathèque Jacques-Baumel

**15-21 boulevard Foch
92500 Rueil-Malmaison**

**Téléphone 01 47 14 54 54
www.mediatheque-rueilmalmaison.fr**

**Retrouvez le prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr/>**